

Aux origines d'une fable de La Fontaine dans les recueils de contes orientaux

Kamali, Mohammad Javad*

Maître assistant, Université Azad Islamique Mashhad, Mashhad, Iran

Reçu: 16.11.2012

Accepté: 30.12.2013

Résumé

La fable, court récit allégorique, trouve ses origines dans des milliers d'années auparavant. L'Orient, d'après l'opinion générale, a été le berceau de ce genre littéraire. En Europe, avant La Fontaine, il y a eu bien des fabulistes assez connus, dont les œuvres manquaient souvent d'aspect artistique. Mais le grand fabuliste français, par son talent éblouissant, a su comment agir dans la composition de ses fables, et ceci grâce aux sources gréco-latines et surtout orientales, auxquelles il avait accès. Quant aux fables d'origine orientale, bien qu'il y ait de nombreuses discussions considérables, il ne se trouve pas assez d'études comparatives qu'il le faut. Cet article invite les lecteurs à approfondir leur connaissance sur les sources d'une fable sélectionnée de La Fontaine «La tortue et les deux canards», en la comparant avec ses adaptations orientales, les plus célèbres. Notre objectif principal consiste à rassembler et à étudier une série de traductions éparses de cette fable avec une approche pédagogique, convenable dans les cours de la littérature comparée.

Mots clés: La Fontaine, fable, *La Tortue et les deux Canards*, origine, oriental, comparaison.

Introduction

Le genre littéraire de la «fable» est un type d'apologue, en vers ou en prose, illustrant une leçon de morale, et mettant le plus souvent en scène des animaux qui parlent et qui se comportent comme des êtres humains. L'histoire de la fable remonte à la plus haute antiquité. Le contact des musulmans avec l'Empire byzantin et leur invasion en Espagne ont introduit dans l'Europe méridionale un grand nombre de contes et d'apologues d'origine indienne. Ces contes, étant transportés par la Perse et le monde arabo-musulman, ont passé dans la littérature française à partir de la moitié du XVI^e siècle, notamment par l'intermédiaire des ouvrages originaux traduits en persan, en arabe et en sanskrit. Parmi les fabulistes français chez qui on trouve des imitations de

ces contes, Jean de La Fontaine (1621-1695) tient certainement la première place.

Dans cet article, nous allons essayer de faire une étude pédagogique d'une fable de La Fontaine en la comparant avec celle qui se trouve dans les divers recueils de contes orientaux, et nous nous penchons exclusivement sur la fable: «La Tortue et les deux Canards».

Les Fables de La Fontaine

Sur plus de 240 fables écrites par La Fontaine, seulement une vingtaine d'entre elles sont inventées, toutes les autres sont inspirées de ses prédécesseurs. Les deux grands modèles dont il s'est inspiré dans ses *Fables*, sont d'un côté ceux d'Esopé, fabuliste grec du VI^e siècle avant Jésus-Christ, et ceux de Phèdre, poète romain du

* kamali_mj@yahoo.fr

premier siècle ; et d'un autre côté, les fables orientales de Pilpay, traduites en français en 1644.

A l'inverse des fables inanimées de l'Antiquité gréco-romaine et l'époque médiévale, La Fontaine, dès qu'il s'est familiarisé avec les contes orientaux, il y a trouvé un modèle plus intéressant: Il s'est enthousiasmé pour le sage Pilpay (la variante de la transcription de «Bidpay» ou «Bidpaï») au point d'en oublier Esope. Certes, cette nouvelle source d'inspiration a eu son influence dans l'évolution de sa conception de la fable. Les six derniers livres de son ouvrage renferment ainsi toutes ses fables d'origine orientale. Il a prévenu son lecteur dans son «Avertissement» du second recueil des *Fables*: «Je dirai par reconnaissance que j'en dois la plus grande partie à Pilpay sage indien. Son livre a été traduit en toutes les langues. Les gens du pays le croient fort ancien, et original à l'égard d'Ésope, si ce n'est Ésope lui-même sous le nom du sage Locman.» Mais outre la première traduction de *Kalila et Dimna*, intitulée *Livre des lumières ou La conduite des roys*, La Fontaine avait sans doute accès à d'autres sources, telle que la traduction latine, car le *Livre des lumières* ne contenait que quatre premiers chapitres du texte persan.

Pour saisir jusqu'à quelle mesure il s'est servi des fables d'origine orientale, il est indispensable, avant tout, de faire une comparaison entre une fable d'Ésope avec un sujet similaire et celle du fabuliste français:

«De la Tortue et de l'Aigle.- La Tortue mal satisfaite de sa condition, et ennuyée de ramper toujours à terre, souhaita devenir Oiseau, et pria très instamment l'Aigle de lui apprendre à voler. L'Aigle s'en défendit

d'abord, lui représentant qu'elle demandait une chose contraire à son tempérament ; cependant se laissant vaincre par les prières de la Tortue, il la prit entre ses serres et l'enleva ; et l'ayant lâchée au milieu des airs, elle tomba sur une pointe de rocher, se brisa le corps, et mourut de cette chute.»

Fables d'Ésope (Tome I).

Cette courte fable d'Ésope est racontée d'un ton assez sec au discours indirect: «un simple exemple sans intérêt en soi, sans valeur autre que l'illustration de la moralité» (Lambert, 2011: 150). L'Aigle ne joue pas exactement le même rôle que les deux Canards dans la fable de La Fontaine ou les deux Cygnes, comme nous allons voir dans celle du *Pantchatantra*, ancien recueil de contes animaliers ; son rôle devient cruel à la fin du récit: il va laisser la pauvre tortue en plein ciel, sans aucune raison bien déterminée.

La Tortue et les deux Canards (Fable de La Fontaine)

Une Tortue était, à la tête légère, Qui, lasse de son trou, voulut voir le pays, Volontiers on fait cas d'une terre étrangère : Volontiers gens boiteux haïssent le logis. Deux Canards à qui la commère Communiqua ce beau dessein, Lui dirent qu'ils avaient de quoi la satisfaire :

Voyez-vous ce large chemin? Nous vous voiturerons, par l'air, en Amérique, Vous verrez mainte République, Maint Royaume, maint peuple, et vous profiterez

Des différentes mœurs que vous remarquerez. Ulysse en fit autant. On ne s'attendait guère De voir Ulysse en cette affaire. La Tortue écouta la proposition. Marché fait, les oiseaux forgent une machine Pour transporter la pèlerine. Dans la gueule en travers on

lui passe un bâton. Serrez bien, dirent-ils ; gardez de lâcher prise. Puis chaque Canard prend ce bâton par un bout. La Tortue enlevée on s'étonne partout De voir aller en cette guise L'animal lent et sa maison, Justement au milieu de l'un et l'autre Oison. Miracle, criait-on. Venez voir dans les nues Passer la Reine des Tortues. - La Reine. Vraiment oui. Je la suis en effet; Ne vous en moquez point. Elle eût beaucoup mieux fait. De passer son chemin sans dire aucune chose; Car lâchant le bâton en desserrant les dents, Elle tombe, elle crève aux pieds des regardants. Son indiscretion de sa perte fut cause. Imprudence, babil, et sottise vanité, Et vaine curiosité, Ont ensemble étroit parentage. Ce sont enfants tous d'un lignage. (*Livre X, fable 2*).

La fable de La Fontaine met en scène des animaux plutôt rares dans l'œuvre: la Tortue (VI, 10 ; VIII, 16 ; XII, 15) et notamment les Canards (XII, 7). Il s'agit plutôt du récit d'un voyage tragique, où le narrateur s'efface pour laisser une grande place au dialogue: une véritable pièce de théâtre, exactement comme dans les versions orientales.

L'ordre de ce récit:

- *L'équilibre initial*. Une tortue et deux canards qui vivaient en tranquillité.

- *La rupture de l'équilibre*. La tortue décide de voir les différents pays étrangers. Elle confia sa décision aux canards.

- *Le rétablissement d'un équilibre*. Les deux canards trouvèrent le moyen de l'emmener avec eux, à condition qu'elle s'abstienne de parler. La tortue serra le centre d'un bâton dont les canards saisirent les deux bouts et s'envolent tous trois.

- *La conclusion*. Pour répondre aux étonnements évoqués par les témoins de la scène, la tortue ouvrit la bouche, tomba et creva alors.

Quoique cette fable ait paru pour la première fois dans le recueil indien *Pantchatantra*, La Fontaine l'a tirée du *Livre*

des lumières de Pilpay, sans modifier le sujet: il met en scène la lenteur aussi corporelle qu'intellectuelle de la tortue. Contrairement à ce que pourrait laisser croire la conjonction « et » dans le titre, les deux canards ne sont pas des ennemis, mais plutôt des amis sincères.

Pantchatantra

Le *Pantchatantra* est le plus ancien recueil de contes animaliers de la littérature, qui nous est venu de l'Inde. Littéralement, le mot *Pantchatantra* est composé de deux parties: *pantcha* qui signifie «cinq» et *tantra* qui veut dire «occasion de sagesse». Cet ouvrage est une compilation attribuée à un brahmane nommé Vishnusharman, connu en Europe sous le nom de Bidpay, brahmane semi-légitime (Levrault, 9). Le texte original en langue sanskrite, ainsi que la traduction en vieux perse pahlavi, d'après laquelle la traduction arabe a été faite, sont disparus. En 1826, Jean-Antoine Dubois, connu sous le nom d'abbé Dubois, a publié la première traduction française de ce recueil d'après les textes originaux indiens: *Le Pantcha-Tantra, ou les Cinq ruses, fables du Brahme Vichnou-Sarma ; Aventure de Paramarta et autres contes*. Kosegarten, à qui l'on doit la première traduction allemande du texte sanskrit du *Pantchatantra* a bien constaté, en 1848, qu'il y avait une variété entre onze manuscrits dont il s'est servi. Son ouvrage a servi à son tour de base de traduction dans quelques autres langues européennes. En 1871, Edouard Lancereau a retraduit le texte original en français sous le titre *Pantchatantra ou Les Cinq Livres: Recueil d'apologues et de contes*. La dernière

traduction appartient à Alain Porte: *Les Cinq Livres de la Sagesse : Pancatantra* (2000).

La Tortue et les deux Cygnes.

Il y avait dans un étang une tortue nommée Kambougrîva. Deux amis de cette tortue, nommés Sankata et Vikata, de l'espèce des cygnes, [...] avaient conçus pour elle la plus grande affection. Toujours ils venaient sur le bord de l'étang, racontaient avec elle beaucoup d'histoires de dévarchis, de brahmarchis et de râdjarchis ; et à l'heure du coucher du soleil, ils regagnaient leur nid.

Pantchatantra ou Les Cinq Livres, (Livre I, Fable XIV). Trad. Edouard Lancereau, 1871.

Dans cette version plus fiable, les deux oiseaux qui emmènent la tortue, sont des cygnes et non des canards. Tous les trois ont chacun leur nom. Le récit commence par la description de la vie de Kambougriva (la tortue) et son affection pour Sankata et Vikata (les deux cygnes) qui, avant le coucher du soleil, venaient lui raconter des histoires indiennes.

L'ordre de ce récit:

○ *L'équilibre initial*. Une tortue et deux cygnes qui vivaient en paix près d'une source d'eau.

○ *La rupture de l'équilibre*. La source se mit à se tarir et les cygnes décidèrent de partir vers une autre source. Ils vinrent prendre congé de la tortue.

○ *Le rétablissement d'un équilibre*. La tortue leur pria de l'emmener et leur expliqua le moyen dont ils pouvaient se servir. Les cygnes acceptèrent, mais à condition qu'elle garde le silence. La tortue tint le milieu d'un bâton dont les cygnes

saisirent les deux bouts et tous trois s'envolèrent.

○ *La conclusion*. Pour répondre aux étonnements des habitants de la ville, la tortue ouvrit la bouche, tomba et fut mise en morceau par ceux-ci.

Comme nous pouvons le constater, l'ordre du récit n'est pas exactement le même que celui de La Fontaine. Tout d'abord, le motif de la tortue pour quitter sa maison, ce n'est pas le souhait pour voyager dans d'autres pays, mais c'est la sécheresse de l'étang. A cet égard, il paraît que La Fontaine s'est inspiré plus ou moins d'Esopé.

L'amitié qui lie la tortue aux cygnes, naît de l'étang, le lieu même où ils vivent (Biaggini, 2005: 17). Même la sécheresse de l'étang ne menace pas leur amitié, car les deux cygnes décident de l'emmener par un bâton. Le témoignage des gens permet de réconcilier le principe de la fiction et celui d'un bon sens que partagerait le lecteur de la fable. Mais la tortue, par ignorance, voulant réagir à la vaine curiosité des témoins, met fin à ce lien d'amitié et à sa propre vie.

De plus, ici, c'est la tortue qui propose aux cygnes le moyen de l'emmener, tandis que chez La Fontaine, ce sont les deux canards qui trouvèrent le moyen.

Hitopadésa

Parmi les divers recueils de contes et d'apologues qui ont été composés en Inde, le *Hitopadésa*, écrit par Narayana, est à la fois un des plus remarquables et des plus célèbres. Bien que la date de sa composition ne soit pas précise, on a affirmé qu'elle ne remonterait pas à une époque très ancienne. Le *Hitopadésa* n'est pas, sans doute, le type original des fables connues en Europe telles

que les fables de *Kalila et Dimna* ou celles de *Bidpay*. Comme la plupart des recueils de fables qui ont circulé dans l'Orient, ce livre n'est qu'une imitation du fameux *Pantchatantra*. Dans cet ouvrage, comme dans le *Pantchatantra*, chaque livre s'est composé d'une fable principale à l'intérieure de laquelle sont renfermées d'autres fables récitées par les personnages mis en action

Le *Hitopadésa* a été traduit dans presque tous les idiomes modernes de l'Inde: il en existe des versions en bengali, en mahratte et en différents dialectes hindous. Parmi ces dernières, la plus remarquable est celle qui a été publiée en bradjbhâkhi par Lalloû-Lâl, intitulée *Râdjnîti* (ou la Politique des rois). Il y a aussi une imitation persane de ce livre, faite avant le milieu du XVII^e siècle par le mufti Tâdj ed-dîn, sous le titre de *Moufarrih-al-Qouloûb* (ce qui réjouit les cœurs). Tâdj ed-dîn a supprimé tout ce qui concerne les croyances religieuses et les mœurs des Hindous, en les remplaçant par des idées islamiques. La version de Tâdj ed-dîn a été traduite en hindoustani par Mir Bahâdor Ali Hosseini en 1802, et publiée l'année suivante, à Calcutta, sous le titre d'*Akhlâq-i-Hindi*.

Le *Hitopadésa* a été traduit vers la fin du XVIII^e en anglais, d'abord par Wilkins (1787), et ensuite par le célèbre William Jones (1799). Mais c'est vers la moitié du XIX^e siècle que Francis Johnson a fait paraître une nouvelle traduction anglaise plus précise intitulée *Hitopadesa or Salutory Counsels of Vishnu Sarman*. La traduction française de cet ouvrage a paru en 1855 à Paris par Edouard Lancereau, sous le titre de *Hitopadésa ou l'Instruction utile*.

La Tortue et les deux cygnes. Dans le pays de Magadha, il y avait un étang que l'on appelait Phoullotpala. Deux cygnes, nommés Sankata et Vikata, vivaient depuis longtemps sur cet étang, et une tortue nommée Kambougriva, leur amie, demeurait avec eux. Un jour vinrent des pêcheurs. Nous allons, dirent-ils, rester ici aujourd'hui, et demain matin nous prendrons des poissons, des tortues, etc. [...]

Hitopadésa ou l'Instruction utile: Recueil d'apologues et de contes.

Trad. Edouard Lancereau, 1855.

Si courte que soit cette fable, les personnages principaux et même les endroits (le pays et l'étang) ont un nom. Au lieu de la sécheresse de l'étang, c'est l'arrivée des pêcheurs, qui amène la tortue à quitter sa maison. De peur d'être prise par ceux-ci, la tortue demande aux cygnes de l'aider. Mais ses amis ne trouvent aucune solution. Aussi la fin de cette fable est-elle différente: les deux cygnes continuent à mener leur vie heureuse et tranquille, sans rien faire pour aider leur amie.

Kalile et Dimna

Le livre de *Kalile et Dimna*, qui relate les aventures de deux chacals nommés Karataka [devenu *Kalila* en arabe] et Damanaka [*Damna* en arabe], est sans doute le plus volumineux recueil de fables du monde. Dans la première moitié du VI^e siècle, il a été traduit directement du texte sanskrit du *Pantchatantra* en pahlavi par un médecin royal nommé Borzouyeh sous l'ordre de Chosroès Nouchiravan, roi de Perse. Dans le VIII^e siècle, Abdallah ibn-Moqaffa, un grand lettré persan, qui occupait la charge de secrétaire auprès de plusieurs califes de son

époque, a traduit ce livre en arabe selon la version pahlavi; et pour la première fois, le traducteur y a fait mention de Bidpaï (probablement “Vidyapati”) comme auteur du recueil. Le texte original, ainsi que la traduction pahlavi, sont perdus durant les siècles. Bien que la traduction libre en arabe diffère considérablement des divers manuscrits sanskrits qui existent, elle serait plus fidèle qu’eux et représente une des plus anciennes recensions de l’ouvrage indien. Cette traduction a eu dès lors un succès grandissant, et elle a passé en plusieurs langues.

Au début du XII^e siècle, la première traduction persane a été faite par Abou’Imaïli Nasrallah d’après la même version arabe. Mais trop chargée de métaphores et de termes obscurs, elle n’était pas une reproduction fidèle. Cette adaptation renferme seize parties ; si dix de celles-ci remontent à une origine indienne selon les dires du traducteur dans son introduction, les six parties restantes sont d’origine perse et remontent à des époques antérieures et postérieures à l’Islam. Vers la fin du XI^e siècle, Siméon Seth avait traduit cet ouvrage de l’arabe en grec. C’était la première traduction dans une langue européenne. Les premières traductions italienne (1583) et latine (1666) du *Kalila et Dimna* ont été réalisées suivant ce texte grec. En France, Silvestre de Sacy l’a traduit de l’arabe pour la première fois en 1816 sous le titre du *Livre de Kalila et Dimna*. La traduction la plus récente appartient à André Miquel.

La Tortue et les deux Canards. On raconte qu’en une fontaine vivaient deux canards et une tortue unis par les liens de l’amitié. Vint un temps où l’eau de la

fontaine baissa dans des proportions considérables. Les canards décidèrent alors qu’il leur fallait quitter cet endroit et se transporter ailleurs. Ils firent leurs adieux à la tortue [...]

Le livre de Kalila et Dimna

Trad. André Miquel, 1980.

Il est clair qu’il n’y a pas de grande différence entre cette fable et celle de sa version originale, le *Pantchatantra* ; excepté que les canards remplacent les cygnes. Le narrateur est toujours effacé et nous raconte directement les discours sans aucun jugement.

○ *L’équilibre initial.* Une tortue et deux canards, qui vivent près d’une fontaine, sont des amis.

○ *La rupture de l’équilibre.* La fontaine se mit à se tarir et les canards décidèrent de partir vers une autre source. Ils vinrent prendre congé de la tortue.

○ *Le rétablissement d’un équilibre.* La tortue les pria de l’emmener. Les canards acceptèrent, mais à condition qu’elle évite de parler. Alors ils lui demandèrent de mordre le milieu d’un bâton dont ils saisirent les deux bouts et tous trois s’envolèrent.

○ *La conclusion.* Pour répondre aux paroles d’étonnement prononcées par les gens, la tortue ouvrit la bouche, tomba et se tua.

Ici, ce sont les deux canards qui trouvent un moyen sûr pour faire voler la tortue. L’histoire finit d’une façon moins fâcheuse que celle du *Pantchatantra*: la tortue ne sera pas écrasée par les témoins de sa chute!

Fable de la Tortue et les deux Canards.
(La version persane de Nasrallah)

حکایت باخه و دو بط - آورده‌اند که در آگیری دو بط و یکی باخه ساکن بودند و میان ایشان بحکم مجاورت دوستی و مصادقت افتاده. ناگاه دست روزگار غدار رخسار حال ایشان بخراشید و سپهر آینه‌فام صورت مفارقت بدیشان نمود، و در آن آب که مایه حیات ایشان بود نقصان فاحش پیدا آمد. بطن چون آن بدیدند بنزدیک باخه رفتند و گفت: بوداع آمده‌ایم، بدرود باش ای دوست گرامی و رفیق موافق.

ترجمه کلیله و دمنه (باب الاسد و الثور)، ابوالمعالی نصرالله منشی.

Si nous nous rendons compte de la quantité de l'adaptation de Nasrallah, nous précisons que le texte paraît plus long que le texte français. A expliquer que dans l'ancienne prose persane, suivant la tradition et dans le but d'ornez les phrases d'un texte, on se servait des termes, des expressions ou parfois des vers qui ne faisaient qu'ajouter une répétition. Nous avons souligné ce pléonasmе dans le texte persan ci-dessus.

Presqu'à la même époque, Mohammad ibn-Abdallah Al-Bokhari a élaboré également une autre version persane du *livre de Kalile et Dimna*, d'après le texte pahlavi. Sa traduction, intitulée *Les Histoires de Bidpai*, semble être plus fidèle à l'original ; mais, esthétiquement parlant, moins artistique que celle de Nasrallah.

Fable de la Tortue et les deux Canards. (La version persane d'Al-Bokhari)

چشمه‌ای بوده است در روزگار و دو بط و سنگ‌پشتی در وی مقام ساخته بوده‌اند و به حق همسایگی به یگانه دلی زندگانی می‌کردند. روزگاری برآمد. [آب] چشمه کمتر گشت و آن دو مرغ آبی بر خود بترسیدند. و با یک دیگر بسگالیدند که ما را به همه حال جای دیگر به دست باید آوردن که در وی آب و چره باشد و آن جایگاه نقل باید کردن. برفتند و بگشتند و جای خویش به دست آوردند و

عزم رفتن درست کردند و سنگ‌پشت را بدرود می‌کردند که به سلامت باش که ما بخوایم رفتن.

داستانهای بیدپای، ترجمه محمدبن عبدالله البخاری.

Anvâr-i Souhâili

En 1498, Hossein ben-Ali, surnommé Ali Vaëz Kâcheffi, trouvant la version de Nasrallah trop difficile à lire et à comprendre, a réalisé une nouvelle version persane sous le titre de l'*Anvâr-i Souhîli* (Les Lumières de l'étoile Canope) afin de mettre cet ouvrage à la portée de la majorité des lecteurs de son temps. Le nouveau titre se rapporte au prince Ahmed Souhâili, ministre du sultan, et neveu du Tamerlan. Kâcheffi a modifié notablement l'ensemble de l'ouvrage en y insérant une préface, de nouveaux apologues et un assez grand nombre de citations empruntées à la poésie persane. Il faut ajouter également que vers la fin du XVI^e siècle, Akbar, empereur de Delhi, a demandé à son fameux vizir Aboulfazl de faire une autre version persane de l'*Anvâr-i Souhâili*, de manière à rendre encore plus facile la lecture de ce livre. Celui-ci a réalisé cet ordre en 1590 en publiant une nouvelle rédaction sous le titre de *Eyar-i Dânich* (Le Parangon de la science). Cet ouvrage a été traduit en hindoustani, sous le titre de *Khired-afrouz* (L'Illuminateur de l'Entendement).

Toutefois l'*Anvâr-i Souhîli* de Vaëz Kâcheffi a servi de texte pour la première traduction française intitulé *Livre des lumières ou La conduite des roys composé par le sage Pilpay indien*, publié en 1644. Cette traduction, qui contient seulement les quatre premiers chapitres, a été faite par de Gilbert Gaulmin sous le pseudonyme de

David Sahid (Lochon, 2002:10). On en connaît plusieurs éditions dont *Les Fables de Pilpay, philosophe indien, ou la Conduite des rois* (Paris: 1698) et *Les Fables de Pilpay, philosophe indien, et ses Conseils sur la conduite des grands et des petits* (Bruxelles: 1725).

Fable de la Tortue et les deux Canards.
(La version originale en persan de l'*Anvâr-i Souhîli*)

آورده‌اند که در آبیگری که آبش از صفای ضمیر چون
آینه صافی عکس‌پذیر بودی و به عذوبت و لطافت از
عین‌الحیات و چشمه سلسبیل خبر دادی دو بط و سنگ‌پشتی
ساکن بودند و به حکم مجاورت سررشته حال ایشان به
مصادقت کشیده بود و همسایگی به همخانگی انجامیده و
به دیدار هم خوش برآمده عمری به رفاهیت بسر
می‌بردند[...]

در آن آب که ماده حیات و مدد معاش ایشان بود نقصانی
کلی پدید آمد و تفاوتی فاحش ظاهر گشت بطان چون بر کیفیت
آن صورت وقوف یافتند دل از وطن مألوف برداشته عزیمت جلا
را تصمیم دادند[...].*انوار سهیلی یا کلیله و دمنه کاشفی.*

En confrontant la version persane de Vaëz Kâchefî avec les deux traductions françaises ci-dessous, on voit bien qu'il se trouve des passages et des vers qui ne se sont pas reflétés dans les deux traductions. C'est le même phénomène, et un peu plus exagéré, que nous venons d'expliquer pour la version persane du livre *Kalile et Dimna*. A noter que seules les parties soulignées dans le texte persan ont été citées par les traducteurs, et les passages ajoutés par l'auteur ne se sont pas figurés dans les textes traduits en français!

Traduction 1 - Il y avait une tortue qui vivait doucement dans un étang, en compagnie de quelques canards. Il vint une année de sécheresse, telle qu'il ne resta point d'eau dans l'étang, de sorte que les canards furent contraints de déloger. Ils allèrent trouver la tortue pour lui dire adieu.

Livre des lumières ou La conduite des roys composé par le sage Pilpay indien.

Trad. David Sahid, 1644.

Traduction 2 - Il y avait une tortue qui vivait contente dans un étang avec quelques canards. Il vint une année de sécheresse, de forte qu'il ne resta point d'eau dans l'étang. Les canards se voyant contraints de déloger, allèrent trouver la tortue pour lui dire adieu.

Les Fables de Pilpay, philosophe indien...

Trad. Galland et Cardonne, 1698.

Bien que l'ordre du récit dans l'*Anvâr-i Souhâili* soit identique à celui du *livre de Kalile et Dimna*, la narration est plus détaillée: face à la demande de la tortue, les deux canards lui rappelèrent d'abord qu'il était presque impossible de l'emmenner, puisqu'elle ne savait pas voler ; mais tout de suite après, ils lui proposèrent une condition logique. C'est au moment où la tortue accepta leur condition qu'ils préparèrent le moyen de l'emmenner. Et cette fois-ci ce sont les villageois (et pas les habitants de la ville), étonnés de la nouveauté de ce spectacle, qui se mirent à crier.

La comparaison du contenu des traductions françaises de l'*Anvâr-i Souhâili* avec celui de la fable de La Fontaine indiquera aussi à quel point se laisse influencer le fabuliste français.

Houmayoun-Nameh

Au début du XVI^e siècle, Ali Tchelebi, professeur à Andrinople, a traduit l'*Anvâr-i*

Souhaïli de Vaëz Kâcheffi du persan en turc, sous le nom de *Houmayoun-Nameh* (Le Livre impérial), et il l'a dédié au sultan Soliman I^{er}. Cette version turque a été traduite en français par Antoin Galland. La traduction, intitulée *Les Contes et Fables indiennes de Bidpai et de Lokman*, qui a été publiée en 1724, ne comprend que les quatre premiers chapitres du *Houmayoun-Nameh*. En 1778, Cardonne, secrétaire-Interprète du roi et professeur au Collège Royal, a complété la traduction de Galland, et l'a publiée en trois volumes.

Les deux canards et la tortue. - Deux Canards et une Tortue vivaient dans un étang avec d'autant plus d'agrément, qu'il était net et bien entretenu ;[...] [...] Un contretemps cruel et fâcheux survint néanmoins, qui les mit dans la nécessité de se quitter ou de périr. L'eau de l'étang diminuait tous les jours par une sécheresse extraordinaire, et les Canards s'aperçurent que bientôt les moyens de subsister allaient leur manquer. Quoiqu'avec un grand regret, à cause que c'était-là le lieu de leur naissance, cette contrainte les fit résoudre d'aller chercher ailleurs une autre demeure. [...]

(*Les Contes et Fables indiennes de Bidpai et de Lokman*, tome II. Trad. Galland et Cardonne, 1778).

Il est évident que le traducteur turc, Ali Tchelebi, a ajouté volontairement beaucoup de phrases à la fable, mais il n'a pas modifié l'ordre du récit. Certes, sa version donne plus de plaisir aux lecteurs qui cherchent à se renseigner sur les détails. Si nous avons rapporté cette version, c'est dans l'intention de fournir une autre occasion pour comparer mieux la fable de La Fontaine avec toutes les

traductions françaises de la fable pareille qui existent dans les recueils de fables.

Conclusion

L'histoire de la fable commence dans l'Antiquité. Au XVII^e siècle, La Fontaine, s'est inspiré plutôt des fables d'Esopé, et celles de Phèdre ; mais pour la composition de certaines de ses fables, de celles qui avaient déjà paru dans les recueils indiens. Le fabuliste français, alors qu'il n'a eu aucun voyage en Orient, a su faire appel à quelques traductions des contes animaliers, parues avant et après la publication de ses *Fables*. En confrontant le contenu d'une de ses fables intitulée « la Tortue et les deux Canards » avec celui du *Livre de Kalila et Dimna*, il est avéré qu'elle avait pour origine l'*Anvâr-i Souhaïli* (l'autre version du *Livre de Kalila et Dimna*) et non les *Fables d'Esopé*. Quoique la version arabe du *Livre de Kalila et Dimna* soit considérée comme la source de tous les développements ultérieurs du recueil, l'*Anvâr-i Souhaïli* constitue en soi une source qui a exercé une forte influence sur le fabuliste français. Cette comparaison démontre aussi que la structure de la fable est centrée sur un seul et même concept chez La Fontaine, ainsi que dans tous les recueils orientaux, sauf dans le *Hitopadésa*, la tortue et les deux canards établissent une petite communauté par leur amitié ; mais puisque la tortue n'a pas pu tenir sa propre promesse envers ses amis, elle est exclue de la communauté et elle a finalement perdu sa vie.

Bibliographie:

Biaggini, O. (2005). Quelques enjeux et l'exemplarité dans le *Calila e Dimna* et le *Sendebâr*. *Cahier de Narratologie*, n°12.

Esopé, (1991). *Fables d'Esopé*. Paris: Gallimard.
Hitopadésa ou l'Instruction utile: Recueil d'apologues et de contes. (1855). Trad. du sanscrit par Edouard Lancereau. Paris: Jannet, P. Libraire.

La Fontaine, J. de. (2009). *Fables choisies*. Paris: Gallimard.

(1980). *Le livre de Kalila et Dimna*. Trad. de l'arabe par André Miquel. Nouvelle édition. Paris: Klincksiek.

(1826). *Le Pantcha-Tantra, ou les Cinq ruses, fables du Brahme Vichou-Sarma ; Aventure de Paramarta et autres contes*. Le tout traduit pour la première fois sur les originaux indiens par Jean-Antoine Dubois. Paris: J.-S. Merlin.

(1778). *Les Contes et Fables indiennes de Bidpai et de Lokman*, (tome II). Trad. Galland et Cardonne, Paris: P.G. Simon.

Lambert, K. Y. (2011). La Fontaine et la réécriture des sources. *DOCT-US Journal*: 3/1.

Levrault, L. (2012). *La Fable, évolution du genre*. Paris: Librairie Delaplane, [s. d.].

Lochon, Ch. (2002). La Fontaine et la réécriture des sources. *Lettre de l'Association des Professeurs de Lettres* : 24.

(1871). *Pantchatantra ou Les Cinq Livres*. Trad. de sanscrit par Edouard Lancereau. Paris: Imprimerie Nationale.

Tchelebi-Ben-saleh, A. (1778). *Les Contes et Fables indiennes de Bidpai et de Lokman*. Ouvrage commencé par feu M. Galland, continué et fini par M. Cardonne, tome II, Paris: P. G. Simon.

Vaez kâchefi, H. (1644). *Livre des lumières ou La conduite des roys composé par le sage Pilpay indien*. Trad. du persan par «David Sahid d'Ispahan ville capitale de Perse». Paris: chez Simeon Piget.

(1698). *Les Fables de Pilpay, philosophe indien ; ou la Conduite des Rois*. Trad. du persan par Galland et Cardonne, Paris: Chez Florntine & Pierre Delaulne.

منابع فارسی

البخاری، محمدبن عبدالله (۱۳۶۱). *داستان‌های بیدپای، تصحیح پرویز ناتل خانلری و محمد روشن*. تهران: خوارزمی.

نصرالله منشی، ابوالمعالی (۱۳۹۱). *ترجمه کلیله و دمنه، تصحیح و توضیح مجتبی مینوی، چاپ سی و پنجم، تهران، امیرکبیر*.

واعظ کاشفی، حسین بن علی (۱۳۶۲). *انوار سهیلی یا کلیله و دمنه کاشفی*. چاپ سوم، تهران: امیرکبیر.